

Marc Weitzmann

Une matière inflammable



# Marc Weitzmann



© Julien Falsimagne

**Marc Weitzmann** est romancier. Il est notamment l'auteur de *Mariage mixte* (2000), *Une place dans le monde* (2004), *Fraternité* (2006) et *Quand j'étais normal* (2010).

Il collabore au *Monde des Livres*.

## Résumé :

« S'il y a une légitimité littéraire à écrire sur les personnages réels qui hantent nos écrans aujourd'hui, c'est parce qu'ils sont aussi la matière dont sont faites nos vies. Dans ce roman, des échos à l'actualité récente "réelle" affectent, pour leur malheur, les idées et les comportements de certains personnages. Ce sont eux, et non les affaires en question, que j'ai tenté de suivre. »

Arrivisme et intégrité, relations de couple et domination, mensonge et quête de soi sont quelques-uns des thèmes de ce roman épais, foisonnant, très ancré dans la France d'aujourd'hui.

EAN : 9782234071650 - EAN (Version Numérique) : 9782234073036

# Stock



Marc Weitzmann

# Une matière inflammable

*roman*

Stock

*Ce qu'il y a en moi d'affectif imagine naturellement la France, telle la princesse des contes ou la madone aux fresques des murs, comme vouée à une destinée éminente et exceptionnelle.*

Charles de Gaulle, *Mémoires de guerre*

## Psychanalyse des contes de fées

Anne Sinclair. Tel est le nom de la jeune inconnue sur la photo accrochée dans le bureau de Grand-Père. *La* photo – la seule, pour moi, en dépit de la galerie qui retrace la carrière de mon oncle et bouffe autour de nous tout l’espace de cette pièce surchargée de plantes vertes, de poufs en cuir, de tapis orientaux posés sur le parquet qui grince.

Mon oncle sur la cheminée près de la pendule ronde et dorée, mon oncle sur les rayonnages de la bibliothèque où voisinent, dans la plus grande profusion, jaquettes flashy écornées des livres modernes et vieilles reliures, mon oncle sur le blanc vanille des murs, mon oncle derrière les rhododendrons immobiles – et toujours en bonne compagnie. Avec Henry Kissinger. Avec Moshe Dayan. Avec Yves Montand. Avec Simone

Signoret. Avec Chaban-Delmas, avec Jean Lacouture, avec Elie Wiesel, avec Maxime Chapkin, avec Marek Halter.

Mais moi je n'en vois qu'une. Flanqué, à sa gauche, d'un homme aux tempes argentées, à sa droite d'une femme mûre aux cheveux épais relevés en chignon, sur le cliché qui me fascine, mon oncle serre la main d'un vieux quelconque et tout le monde sourit sur cette photo mais personne, personne ne le fait avec la fulgide élégance et l'éclat de la jeune inconnue derrière lui.

« Tu sais qui c'est ?, m'interroge Papy, désignant non celle que je lorgne mais l'autre, la femme au chignon. Eh bien c'est la plus grande journaliste de toute la presse mondiale, mon p'tit vieux. Et qui est-ce qu'elle a engagé ? Charles-Henri. Hein ? Dis-moi ? Un peu, non ? »

La tête ailleurs, je hoche.

« Et là à côté c'est son directeur. Jean-Jacques Servan Schreiber. JJSS, on l'appelle, un génie !, poursuit Papy tapant de l'index l'image de l'homme aux bras croisés sur un costume bleu marine près du type à qui tonton serre la pince. Son arrière-grand-mère Suzanne c'était la tante de ta grand-mère, figure-toi.

– Il est de la famille, alors ?

– Parfaitement, il est de la famille. Il est de la famille enfin de ta grand-mère, en tout cas. Sa sœur est l'épouse de Pierre Mendès France. Tu sais qui c'est Pierre Mendès France ? C'est lui, là,

qui dit bonjour à Charles-Henri. Alors c'est une très très haute personnalité aujourd'hui dans le pays tu comprends. »

Et comment en irait-il autrement puisqu'il a la présence d'esprit de saluer le fils aîné de mon grand-père ?

Lequel n'est pas tout à fait n'importe qui non plus. À le voir comme ça ventripotent sous le gilet jaune canard, quasi chauve et la démarche embarrassée d'une arthrite, vous ne le croiriez pas, sans doute, mais humble fils d'un tenancier de bistrot – son père issu d'un obscur *shtetl* de la sombre Ukraine, ayant gagné Odessa puis Le Caire et qui ne s'exprimait qu'en yiddish en allemand et en russe, dans les années 1920 à Paris tenir la buvette au théâtre du Trocadéro – Papy a connu bien des hommes d'importance, lui aussi ! Écrivains, ministres, industriels : il a pour ainsi dire pavé la voie. « Combien d'hommes politiques ont joué tout gosses sous cette table à laquelle tu manges à présent ton poulet, mon petit vieux ! »

Et Charles-Henri est journaliste et Jean-René enseigne la philosophie antique et publie de temps à autre des bouquins érudits et *tous*, c'est bien simple, tous font des choses de poids chez nous. À l'exception de mon ahuri de père exilé en province, incompréhensible erreur d'aiguillage mais on va rectifier ça. *Je* vais rectifier ça. *Je* serai un grand intellectuel, je serai journaliste ou écrivain ou – en tout cas moi aussi j'échangerai

des poignées de main viriles avec des types qui comptent !

« Et là, je demande, la jeune, c'est qui ?

– Dis donc !, rigole Annie, l'épouse de Charles-Henri que tout le monde appelle Dieu sait pourquoi Nénette. Dix ans mais tu n'as pas les yeux dans tes poches, hein !

– Qu'est-ce que tu veux ma petite les chats ne font pas des chiens », se rengorge Papy tout en se poussant du ventre.

« La jeune », m'explique ma tante, est née à New York dans une famille juive tout ce qu'il y a de prestigieux réfugiée là-bas pour échapper aux nazis. Elle s'appelait Anne Schwartz, maintenant Sinclair, nom de guerre de son père durant la Résistance, elle est en stage à *L'Express*. C'est bien possible. Mais pour moi cette fille est avant tout la parfaite réplique adulte d'Elza Perrin – la gamine des voisins du cinquième, chez nous là-bas vers Ploucville. Même regard bleu, mêmes cheveux noirs, même traits purs, lumineux. Elza est en CM1 la meilleure élève et moi le premier du CM2, dans la petite école primaire située à dix minutes à pied de notre immeuble où les deux classes se partagent une salle unique sous la houlette de Mme Cavalier, la maîtresse aux cheveux gris qui nous adore l'un et l'autre. Nous sommes au premier rang – Elza, toute sage côté « petits », à gauche près de la fenêtre donnant sur les marronniers dans la cour, moi plus dissipé – mais



« vif » et « brillant », dit Mme Cavalier –, assis avec les « grands » à l'autre extrémité côté rue. Elza écrit au stylo-plume, une plume qu'elle parvient à changer sans jamais se tâcher les doigts, tandis que je frime avec l'un des premiers *bic* à quatre couleurs, de ceux que madame Cavalier voit d'un mauvais œil parce que, dit-elle, ils déforment l'écriture, mais qu'elle autorise comme une récompense quand les meilleurs parmi les grands en font la demande. Elza excelle en dessin en géographie en calcul ainsi que dans toutes les disciplines requérant la mémoire et le « par cœur ». Debout devant le tableau, bien droite dans sa blouse rose et les mains croisées dans le dos, confiante, sereine comme l'eau claire, et comme seule peut l'être une fille de commissaire aux comptes élevée dans le bien-être, elle récite les tables de multiplication d'une voix ferme, chantante, qui m'atteint de plein fouet tel le chant des naïades. Moi, question « par cœur », je suis assez nul, mes préférences vont aux matières requérant l'interprétation personnelle. En histoire je suis imbattable, en français également, et bien sûr en mythologie – grecque de préférence, parce que je suis malin comme Ulysse, dit maman. Grand-Père aussi le dit d'ailleurs, chaque fois que nous venons à Paris – ou plutôt « rue des belles feuilles », comme on appelle le quatre pièces où il règne en compagnie de sa seconde épouse, « Mamy » qui se prénomme Yvonne et nous a tous sauvés pendant

la guerre. Et, question mythologie, si quelqu'un s'y connaît, c'est bien lui – c'est Grand-Père.

« Le Paris dans lequel j'ai grandi ?, envoie notre Homère. Ah ! C'était encore le Paris de Louis XV mon garçon ! Le Paris des impériales et des voitures à chevaux ! Autour du Trocadéro les palefreniers se disputaient la clientèle à coups de poing, mon petit bonhomme. Et je te parle du *vieux* Troca, attention ! Pas le machin qu'ils ont construit en 36, non : le *vrai*. Le Trocadéro des Mounet-Sully ! Des Sarah Bernhardt ! »

Papy n'avait pas dix ans lorsque Buffalo Bill défilant devant le Trocadéro l'a saisi par le bras, soulevé de terre et posé sur son cheval. Isadora Duncan quasi nue s'est, elle, détournée de son miroir l'espace d'une seconde pour caresser d'un merveilleux sourire notre aède intrépide encore prépubère. Quant à Chaplin – car, oui, même Charlot paraît au seuil de l'épopée familiale ! – Chaplin, donc, a prêté sa célèbre canne au futur patriarche de notre tribu dispensateur de bienfaits, lequel, d'un mouvement de ses jeunes doigts dextres, s'est mis à la faire tourner avec un tel talent que sa mère n'a pu qu'admirer. Et Charlot de même, bien sûr.

Oh, à propos de canne : celle au fourreau d'osier contenant l'épée avec laquelle Papy en sa jeunesse fougueuse a livré ses *trois* duels – chaque fois pour « l'honneur d'une femme » chaque fois différente (Ah ! ses femmes ! lentes silhouettes élégantes dans

la verdure solaire des jardins – maîtresses sublimes – nombreuses comme les feuilles d’arbres à Paris au printemps et d’ailleurs indissociables de la capitale !) –, eh bien cette canne est là, dans la penderie, telle une preuve des exploits passés, et à peine quitté Ploucville pour débarquer chez lui mon premier geste est d’aller l’y dénicher. Ça, plus le chapeau claque, plus la cape trop grande et me voilà fin prêt moi aussi. À quoi ? À courir ! À hurler ! À sauter dans tous les coins ! À me battre à mon tour pour une femme !

« Fallait les conquérir, s’pas, mon p’tit ! C’étaient les femmes de Baudelaire qu’nous avons en ce temps-là tu comprends. “*Divinement robustes.*” Faites pour le lit “*d’un pontife ou d’un prince*” ! » Et quel pontife, quel prince, sinon lui-même ?

Tel est le Paris de Grand-Père, le Paris de la rue des belles feuilles aux mille merveilles avec ses soldats de bois démodés, ses vieux numéros de *l’Illustration* entassés dans le placard de la chambre du fond aux lourds rideaux d’or qu’agite avec mollesse la chaude poussière tombée du soleil. Avec en face le lycée Janson où papa et mon oncle ont fait leurs études et qui semble une annexe privée de l’appartement chaque fois que Papy le mentionne. Avec la tour Eiffel – autre annexe – au bout du balcon, dressée sur l’azur tel un salut à la famille. Et puis la pierre épaisse et blanche des immeubles cossus alentour, les passants vêtus de frais, jamais pressés, qui déambulent dans une lumière de mai,

lisant *Le Figaro*. Images suspendues d'un Paris si chargé de temps et d'histoire que, précisément pour cette raison, il me semble hors temps, hors histoire, juste un décor où fructifie le talent de Grand-Père à tout enluminer – lequel est pratiquement sans limites.

Il n'y a pas jusqu'à son arrestation par la Gestapo à Lorette en 44, alors qu'il hébergeait deux clandestins juifs d'un réseau de la Résistance qui n'eurent pas sa chance et furent aussitôt fusillés, il n'y a pas jusqu'à cela, sa presque annihilation, son existence réduite pour nous à un nom sur la liste des six millions, qu'il ne réussisse à parer des couleurs les plus vives et les plus incroyables. Après tout, n'était-il pas détenu à Montluc, lui aussi – tel Jean Moulin ? Klaus Barbie ne connaît-il pas à coups de planche une femme nue dans la cellule mitoyenne de Grand-Père ? « Vous en avez de la veine, lui a signalé l'agent de la Gestapo chargé de le questionner. Vous auriez pu tomber sur mon collègue. » Oh, que de fois nous sommes-nous raconté cette histoire ! Qu'avait trouvé la Gestapo à son domicile parisien ? Des lettres d'André Breton – Papy ayant fréquenté les surréalistes. Et en quoi cette fréquentation, en quoi cette correspondance lui ont-elles permis de ne pas être exécuté sur-le-champ ? En ce que l'agent de la Gestapo était féru de littérature. Aussi, tandis que Barbie s'acharnait dans la pièce à côté, le type a entamé avec Grand-Père une discussion sur Rimbaud et Baudelaire.

Avant de l'envoyer à Drancy. *QUELLE MERVEILLE !*  
Et qu'est-ce qui différencie notre famille des autres familles ? Une *incroyable* chance !

Et maintenant expliquez-moi ça.

Comment un garçon de mon âge, rejeton d'une telle lignée, peut-il perdre toute assurance face à l'objet de ses désirs, face à l'écrin de ses rêves, face à Elza Perrin ?

Ah, comment dire ? Jamais je n'ai pu la croiser sans détourner les yeux. Le matin je vais me planquer au septième, dernier étage, d'où je guette les bruits de porte en provenance de l'appartement des Perrin, j'attends qu'elle sorte, cartable sur le dos, avec l'idée de l'accompagner à l'école. Mais la porte cochère n'a pas plus tôt claqué sur elle – et je n'ai pas plus tôt dévalé les escaliers à sa suite – que l'apercevant dans la rue qui s'éloigne je reste paralysé sur le trottoir. Moi. Moi dont le grand-père a connu Buffalo Bill et Klaus Barbie ! Moi dont l'oncle déjeune avec Pierre Mendès France ! Sauf qu'Elza n'a pas la moindre idée de qui est Mendès, bien sûr, sans parler de Papy ou de mon oncle, et tout ce qu'elle voit de mon illustre ascendance se limite, pour mon malheur, à cet empoté rondouillard au gros nez qu'est, paraît-il, mon paternel, croisant le sien dans l'escalier qu'il lui faut remonter « dare-dare », comme il dit, parce que sa proverbiale distraction lui a encore fait oublier sa « serviette », comme il dit aussi, pour désigner

l'épais cartable usé contenant le sandwich que lui a préparé ma mère. Sans lequel il ne saurait monter dans l'autobus le déposant chaque jour devant le petit théâtre subventionné dont il est l'administrateur. Pendant que l'énergique silhouette du père d'Elza s'éloigne, en Mercedes vers son court de tennis. Puis rejoindra plus tard son cabinet de commissaire aux comptes qui est l'un des principaux, chez nous à Plouville. Et pourquoi ? Et d'abord qu'est-ce qu'on fout en province ? Alors que tonton vit comme tout le monde à deux pas de la place de l'Étoile à Paris. Passe ses étés dans le Luberon avec Yves Montand ou Kouchner et non dans le même sinistre bungalow du même Village Vacances Familles qui semble nous suivre et se déplacer où que l'on aille de la Bretagne jusqu'en Corse ! D'où mes parents ramènent invariablement les pires souvenirs touristiques qui se puissent imaginer dans le but sadique de les accrocher au salon – marin breton en plastique, assiettes figurant le Mont-Saint-Michel, innommables posters en provenance des offices de tourisme régionaux – et je demande : Pourquoi ? Pourquoi mon père n'est-il pas comme les autres ? Pourquoi ne vois-je dans le miroir qu'il me tend que la cruelle différence entre ce que je me sens être et ce que, apparemment, je suis ?

En théorie c'est *moi* qui ne suis pas comme les autres, du moins selon la théorie de ma mère, lorsqu'elle s'assied sur mon lit, le soir, pour

m'apprendre à vivre et me consoler de mes impatiences. « Tu es quelqu'un de sensible, mon petit chéri, tu sais. Tu es quelqu'un d'exceptionnel. Tu es intelligent, tu comprends tout. Et c'est pour ça que tu as tant de difficultés à la récréation. Mais il ne faut pas te laisser duper par les apparences. C'est toi qui as raison. Même si tu es seul, même si tu crois qu'on ne fait pas attention à toi. Comme je dis toujours, ce qui compte, c'est ce qu'on a dans la tête et dans le cœur. Tu es intelligent, tu as plus de possibilités que les autres, tu es quelqu'un de brillant. Il ne faut pas te laisser mettre le moral à zéro par des bêtises. »

Mais, si je suis à ce point exceptionnel, à ce point brillant, pourquoi Elza ne s'en rend-elle pas compte ?

À l'école, j'exhibe sous son nez mes lectures élevées – *La Disparue de Montélimar*, *Loutsi-Chien* que, tel Papy déclamant *Ruy Blas* et *Ivanohé* rue des belles feuilles, je lis sans vergogne à voix haute sous le marronnier. Je disserte avec la gravité qui convient sur Claudet et Zizou, les deux orphelins n'ayant d'autre choix que de franchir les Pyrénées seuls, à pied, en plein hiver, pour retrouver leur maison dans *Loutsi-Chien*, sur Pablo l'enfant des rues aux modestes origines sacrifiant avec noblesse sa vie dans le but de résoudre l'énigme entourant les parents de son amie Juanita, les héros de *L'Éventail de Séville*.

Eh bien, les amis, soit je m'y prends mal, soit l'ascèse d'une chevaleresque morale de ce genre passe bien trop loin au-dessus de l'élue de mon cœur. (Quand a-t-elle jamais eu à se battre pour quoi que ce soit dans la vie ?)

Mais qui ne serait sensible à ces drames ? Quels livres pour la jeunesse ont ces accents de sincérité ? La complexité des origines, l'âpre combat anxieux de chacun pour sortir de soi-même et s'imposer dans le monde. Quels récits décrivent avec plus de réalisme la brutalité de ces épreuves ? Eh bien non. Non non non non. Tel Tidou le timide redoublant de courage et d'esprit d'aventure face à Mady la chic fille, qu'un accident cloue sur une chaise roulante, dans *Les Six Compagnons*, je me suis pris ce qui s'appelle une veste. Et, tandis que je traîne dans la cour ma langueur et mes Bibliothèques Vertes, Elza, qui n'a rien d'une paralytique, continue de jouer dans l'indifférence et les éclats de rire à la corde, à la marelle, à chat.

Quant à Maryse, la gamine que, au bout de plusieurs semaines de ce manège, je finis sans le vouloir par séduire, elle est tout ce qu'Elza n'est pas. Blonde, les lèvres peintes et cancre, et passe ses heures de cours assise au dernier rang avec sa copine Odile et aussi Bruno et Didier, les deux voyous de la classe qui disent des gros mots et que tous méprisent.

Que Maryse se soit émue de mes allures romantiques était déjà bien improbable, mais que je sois,



moi, du haut de mon caractère d'exception, sensible à ses charmes, voilà qui me dépasse. Pourtant je n'ai aucun mal à la suivre, lorsqu'elle me le propose, au sein du petit groupe braillard et dissipé qu'ils forment tous quatre. Aucun mal à délaissier la Bibliothèque Verte pour les jeux de billes et le chahut sous le regard chaque jour plus désapprobateur de Mme Cavalier. Et plus Maryse s'intéresse à moi de façon précise – m'entraînant à ma stupeur dans les recoins sombres de l'école, car elle est assez précoce et n'a pas froid aux yeux et sait déjà exactement sur quelles parties de son corps placer mes mains contrairement à moi – bref, plus elle m'incite au dévergondage, plus j'y prends goût, plus je me désespère à l'idée qu'Elza s'en aperçoive, ce qui ne manque pas d'arriver – et plus je tremble à l'idée que ma mère réalise le monstre d'obscène vulgarité qu'elle élève sans le savoir. Et qui, sitôt qu'elle a quitté ma chambre, saisit son sexe à pleine main au souvenir de ce que Maryse et moi lui ont fait voici seulement quelques heures.

Ah, rien de tout ça ne serait arrivé si nous n'avions vécu à Plouville, voilà ce que je dis. Ni ça ni la suite prévisible, Bruno ayant des vues sur Maryse me jetant une insulte à la sortie des classes, moi lui sautant dessus, tous deux roulant sur l'asphalte, et puis le retour à la maison humilié, du sang dans le nez, ma chemise à demi arrachée, claquant la porte de ma chambre et me jetant sur le lit avec des larmes de rage.

« Des Maryse, mon petit chéri, tu sais tu en croiseras bien d'autres plus tard. Et qu'est-ce qu'elle t'apporte, franchement, qu'est-ce qu'elle a de plus ? Est-ce qu'elle n'est pas un peu superficielle ? Est-ce qu'elle ne te dissipe pas ? Est-ce qu'un garçon avec ton intelligence ne mérite pas mieux que ça ? »

Ainsi me console ma douce mère infiltrée jusqu'à moi en dépit de mon humeur. Mon paternel, lui, erre en perdition dans le couloir, sous le coup de ce que je lui ai jeté au visage – Dieu sait ce qui m'a pris : *C'est ta faute ! C'est à cause de toi que ça se passe comme ça !* – oui, qu'est-ce qui m'a pris ? L'autre dimanche il sortait nu de la chambre et traversait le couloir en direction de la salle de bains, je l'ai vu comme jamais encore. La graisse du ventre, les jambes lourdes, les deux petits sacs de chair du scrotum fripé, et ce bout de tuyau charnel et brut, au gland lourd, si disproportionné quand je le compare au mien – son pénis qui pendouille au rythme de son pas bovin et plat frappant le carrelage en direction des toilettes. Oh !, ce corps si exceptionnellement non exceptionnel, si théâtralement non théâtral ! Comment peut-il être celui de mon père plutôt que l'ultime représentant d'un animal de la préhistoire ? *Honte* est le mot qui m'est venu. Honte, lorsqu'il sort de là, nu comme un ver et, sans la moindre idée de ce que je rumine, me lance un sourire rêveur avant de passer à la salle de bains décrocher son peignoir. Honte honte honte !

Ma dignité, je la retrouve en pensant à mon oncle, à *L'Express*, à Grand-Père. Je revois la nuit fixe pleine d'ombres silencieuses, entre les murs de la chambre où je dors rue des belles feuilles, chargée de poussière et de souvenirs qui ne sont pas les miens. Je revois Grand-Père dans le wagon-lit de première classe pour Marseille ainsi qu'il nous le raconte chaque fois que nous montons le voir, une histoire qui date de l'entre-deux-guerres. Je vois le visage de l'inconnue montée en gare d'Avignon sans réservation, le contrôleur impavide lui apprenant sans égard que le train est plein, ses yeux – tour à tour ceux d'Elza et ceux de la jeune femme sur la photo dans le bureau – quand Papy, n'écoulant que sa galanterie, se dresse pour offrir aussitôt sa couchette, lui dormira dans le couloir. « Il doit bien y avoir de la place pour deux, non, dans ces couchettes ? » réplique l'inconnue malicieuse, dit Grand-Père, lequel ajoute, le gilet canard contre la nappe plus tendu que jamais : « Et je te prie de croire qu'on n'a pas beaucoup dormi entre Avignon et Marseille, mon petit vieux ! » – cela tandis qu'Yvonne baisse la tête à la recherche d'une autre cigarette. Ce qu'ils font n'est pas complètement clair dans mon esprit mais peu importe, rasséréné, je trouve enfin le sommeil, tandis que le chat dans le couloir passe en miaulant et que, derrière les volets clos dont les ombres jouent sur le plâtre des frises au plafond, dans la rue vide, un klaxon se perd, un moteur s'éloigne.

Je vais avoir quatorze ans quand la rue des belles feuilles s'enrichit d'une présence inédite en la personne de Patrick Zimmermann – « Zim », le surnomme Charles-Henri, qui de temps à autre invite chez Papy certains privilégiés de ses amis dont aucun, il va sans dire, ne résiste longtemps au charme de notre Zeus. Ainsi de Jean-Claude Berline intronisé « fils adoptif » par Grand-Père après deux déjeuners rue des belles feuilles, où Francis Girod, le cinéaste, qui a demandé à rencontrer Papy pour son film sur Marthe Hanau, la fameuse « banquière » des années vingt propriétaire de gazettes financières dont Grand-Père aux mille vies fut autrefois l'un des proches. « Marthe, ah, grande bonne femme ! Étrange mais brillante. Très à l'avant-garde. Elle pouvait se montrer retorse hein. Mais généreuse et puis elle m'aimait bien. Elle avait quoi, quinze ans de plus que moi quand je l'ai connue. Pour elle j'étais presque un gosse. Elle adorait penser qu'elle protégeait les hommes. Il y avait elle et puis M. Léo, *Herr* Leonhardt, *signor* Lionardo comme on l'appelait. Rosenthal. Le roi de la perle, un Russe. Un ami de Giraudoux entre parenthèses, il l'a mis dans un de ses bouquins. Un autre monde, mon p'tit vieux, un monde incroyable, celui que j'ai connu. »

« C'est sur lui qu'il faudrait faire un film, s'est exclamé Girod au terme de deux après-midi d'entretiens avec Papy. Pas sur Hanau ! » Ainsi du moins va la légende.

Zimmermann, lui, n'entend pas faire un film mais une thèse. Il planche à Nanterre sur le droit et les statistiques et à Sciences-Po sur l'histoire économique, et, la première fois qu'il est venu, lui et Grand-Père se sont enfermés trois heures dans le bureau pour discuter crise de 29 et Grande Dépression – période que Papy connaît d'autant mieux qu'il était en ce temps-là rédacteur en chef à *Forces*, le journal lancé par Hanau, justement. Inutile de dire qu'il a été séduit lui aussi.

Mais, de tous ces élus de passage admis rue des belles feuilles, Zim est le seul à s'être installé – en particulier depuis qu'il s'est découvert une Wormser à la septième génération du côté de sa mère. Juliette Wormser la mère de Papy – la tenancière du café du Trocadéro –, venait de Strasbourg, et c'est dans un hôtel particulier de cette ville que Zimmermann est né, nous a-t-il raconté, et tout cela fait de lui, si je ne m'abuse, un arrière-arrière neveu de Papy et en ce qui me concerne un cousin éloigné.

Ce n'est pas tout. Est-ce parce qu'à vingt-cinq ou vingt-six ans, malgré sa haute taille et ses épaules solides, quelque chose de l'adolescence subsiste dans son allure – dans ses cheveux mi-longs, dans son visage ovale au regard tendre et bleu comme le mien, dans la fougue si proche de la mienne avec laquelle il s'exprime ? Est-ce parce qu'il s'habille exclusivement de vestes écossaises élimées, de vieux manteaux de cuir achetés aux

puces une bouchée de pain, et qui a besoin de mieux, répond-il à Grand-Père quand ce dernier se moque de ses « frusques » ? Est-ce en raison, enfin, de l'aura de mystère dont il entoure ce qu'il appelle avec des airs de comploteur ses « activités politiques » ? Quoi qu'il en soit, j'ai vite été conquis par le climat d'aventure un peu rock'n'roll qui entoure Patrick Zimmermann. Avec d'un côté mon paternel auquel je fais tout pour éviter de ressembler, de l'autre ces lointains dieux lares inatteignables que sont mes oncles et Papy, Zim paraît tenir une sorte d'équilibre entre ce que je suis encore et ce que je me sens pouvoir devenir.

Mais c'est toute la famille qu'a séduite Zimmermann. Avec Charles-Henri, il parle Moyen-Orient tout l'apéritif, et avec Jean-René, au moment du dessert, de l'économie politique chez Platon. Avec Nénette il peut évoquer les problèmes liés à l'évolution de la documentation et de l'archivage d'ici vingt ans – et même à mon père il trouve à dire un truc pertinent. « C'est merveilleux, lui dit-il, vous vous inscrivez dans la tradition de Vilar, finalement.

– Oh, n'exagérons pas non plus. Ça reste très modeste, répond mon paternel, néanmoins rose de plaisir vu que Zim est le seul à s'intéresser à ses efforts pour monter Tchekhov dans son petit Théâtre de Poche là-bas très loin chez nous.

– Minou, ce n'est pas parce qu'on est chez ton père qu'il faut te déprécier comme ça constam-

ment », commente en général ma mère, ce qui jette un froid.

Quant à moi, si j'écoute sans moufter Zimmermann lorsqu'il échange avec Grand-Père des considérations auxquelles je ne comprends goutte – sur Bakounine, sur Marx et Trotski, et sur ce qu'il appelle « la fin programmée de l'économie capitaliste », une expression qui fait hausser les épaules à Grand-Père –, Zim est surtout l'un des seuls rue des belles feuilles à pouvoir discuter de façon compétente de ce qui m'intéresse vraiment – c'est-à-dire la science-fiction et les ordinateurs, mes sujets favoris depuis que j'ai vu *L'Odyssée de l'Espace*. Pour mon anniversaire, alors que ni mes parents ni Papy n'ont en la matière dépassé Jules Verne et H. G. Wells, Zim, lui, m'a offert une anthologie en poche des nouvelles de Philip K. Dick, que je ne connaissais pas et dont je raffole à présent. C'est lui aussi qui m'a fait découvrir *La Planète des singes* et les romans d'anticipation de Pierre Pelot que, de retour à Ploucville, je dévore sans modération avant d'en discuter avec lui lors de mon prochain séjour rue des belles feuilles – et il me répond avec le même enthousiasme !

Mais ce que je préfère, c'est lorsqu'il me raconte ses entraînements de karaté, discipline où il est ceinture noire, et dont il n'hésite pas à se servir lors des manifs contre ces deux obscures tribus que sont « les fachos » et « les staliniens ». À Ploucville, devant la glace en pied de l'armoire de

mes parents, je reproduis ces combats et m'essaie au maniement du nunchaku, une arme que j'ai découverte depuis que je vais voir tous les films de Bruce Lee six ou sept fois chacun tel un maniaque. Et, de retour rue des belles feuilles, quand je ne demande pas à Zimmermann de me montrer les mouvements des *katas* qu'il connaît sûrement par cœur, c'est moi qui refais mes entraînements tout en guettant son approbation – et celle de Françoise, la fille au lent sourire et aux longs cheveux bruns, qui l'accompagne parfois, et m'observe avec ce que je n'imagine pas un instant être de l'ironie.

Françoise, oui. « Comment s'appelle ce film, là, de Godard, qu'on a passé l'an dernier ? » a gentiment demandé mon père lorsqu'il a fait sa connaissance, le « on » désignait le ciné-club déjeuner-débat qu'il organise un dimanche par mois et qui réunit en majorité les profs des collègues alentour. « *Pierrot le Fou* », a dit ma mère. « Voilà c'est ça. Eh bien vous ressemblez à Anna Karina dans *Pierrot le Fou*, Françoise. » Ce qui n'était pas vrai du tout – elle serait plutôt le sosie de ma prof de maths en cinquième, celle dont les dessous dépassaient légèrement de la jupe courte durant les cours particuliers qu'elle me donnait chez elle et que je n'écoutais pas – mais Françoise l'a remercié tout de même.

Françoise n'est pas prof de maths non plus – elle étudie la philosophie et milite avec Zim au sein du même mystérieux parti révolutionnaire. En sa



présence, non, plus rien ne m'arrête ! Après que Papy, d'une voix à faire trembler les vitres, a récité son poème de Baudelaire ou quelque extrait de *La Légende des Siècles*, dont il connaît des pages par cœur, c'est à *mon* histrionisme qu'a droit toute la famille au moment de l'apéritif. Durant dix bonnes minutes, je me lance sans le vouloir de grands coups de nunchaku sur les doigts tout en faisant virevolter l'engin autour de ma nuque – tel Bruce Lee dans *Opération Dragon* –, puis, quand enfin je le pose, les mains meurtries, éventuellement une bosse sur le front, mais insensible à la douleur, c'est pour mieux dire ce que je pense, et vertement, des sujets d'actualité tels qu'ils sont déclinés par le « journal parlé » alors que nous passons à table, où je m'apprête à briller, couper la parole à tous, et donner un aperçu de ce que je serais plus tard quand moi aussi j'écrirai des livres et des articles – et chacun applaudit jusqu'à ce que l'une de mes tantes me traite en souriant de « petit coq », qu'une autre m'appelle « animal » et que même ma mère m'intime de cesser de « faire le singe ».